

jamais peut-être elle n'avait rencontrée dans leurs mutuels rapports. Ce qui lui sembla toutefois le plus clair, ce fut le rapprochement inespéré avec une ville et des êtres qui commençaient à lui devenir chers ; et dans une même vision elle confondait à ce moment Polybius et les Galates. Aussi ce fut d'un air dégagé qu'elle répondit après un instant de réflexion :

— C'est très bien, père. J'irai volontiers à Pompeia.

Le chevalier la regardait attentivement : il avait prévu plus d'étonnement. Rien pourtant sur son visage ne trahit sa pensée.

— Dès demain tu pourras te rendre chez Mamia. Auctus a mes ordres : il prendra également les tiens pour faire transporter à Pompeia tout ce que tu désireras. Et maintenant, ma chère fille, parlons sérieusement.

Involontairement elle tressaillit. Malgré les réactions de la volonté, elle subissait encore cette sensation d'un tourbillon dont les spires initiales lui auraient échappé, et dont à présent les cercles se succéderaient, plus brefs et plus rapides. Combien de tours encore avant l'abîme ? Et que lui réservaient les minutes qui allaient suivre ?

— Un des avantages que je trouve à ton séjour à Pompeia, c'est qu'il te permettra de voir plus souvent Julius Dipilus et son fils. Vois-tu, ma chère enfant, il est temps pour toi de prendre mari. Nos amis s'étonnent de plus en plus de ton indifférence à ce sujet.

La jeune fille eut un geste qui signifiait : qu'importe !

— Crois-moi, tu ferais sagement de t'y résoudre et, sans ambages, je te propose pour époux Julius Polybius, Je pourrais me borner à te vanter ses mérites personnels, que tu as déjà toi-même remarqués ; mais avec ma grande fille très aimée, je veux être franc. C'est un mariage qui s'impose.

Vera se redressa brusquement.

— Oh ! père, je ne l'ai vu encore qu'une fois !

— Il m'a paru cependant qu'il t'avait fait quelque impression.

— Je l'avoue : il y a dans ce tempérament à la fois osque et romain plus d'un côté séduisant, et son physique est agréable. Mais tout de même laisse-moi le temps de la réflexion et la possibilité du refus.

Le front du chevalier s'assombrit.

— Que la chose comporte certains délais, je le comprends. Mais que tes réflexions concluent à la négative, c'est impossible. Voilà ce dont je veux ce soir te faire juge.

Il saisit un stylet à manche d'ivoire qui se trouvait sur la table et qu'il prenait souvent en main lorsqu'il discutait.

— Jamais je ne t'ai parlé d'affaires (car tu devines bien qu'il s'agit d'une question d'affaires) ; j'ai toujours préféré te laisser en dehors de mes préoccupations, espérant n'avoir jamais à te faire partager mes heures d'inquiétude. Les circonstances me donnent tort. Tu as le jugement droit et l'esprit

pratique, tu es de race. Écoute donc, je suis obligé de remonter assez haut pour être clair.

Tu sais quelle splendeur environnait jadis notre Ordre. Maîtres du marché de l'État, adjudicataires de toutes les entreprises publiques, dominant par la fortune et l'activité les patriciens de l'ordre sénatorial nous avions de plus le privilège du pouvoir judiciaire. Seuls les Chevaliers, depuis la loi de Caius Gracchus, avaient le droit d'être juges tant au criminel qu'au civil. Nous étions le contrepoids nécessaire de la haute aristocratie, trop heureuse de nous trouver lorsqu'il lui fallait de l'argent pour monter aux honneurs, trop avisée pour exciter contre elle la sévérité de nos verdicts. Ce fut, sans jouer sur les mots, l'âge d'or de la Chevalerie.

Les années ont passé. Le pouvoir d'un homme s'est graduellement substitué au pouvoir d'une élite : l'absolutisme impérial a fait litière des privilèges républicains. Sous la centralisation à outrance, l'initiative individuelle a fléchi, s'est écroulée, comme au cirque le lutteur écrasé par le lion de Nubie ou l'aurochs de Germanie. Peu à peu les Césars ont concentré dans leurs mains tous les monopoles ; et leurs agents, sous leur contrôle, ont eu charge des entreprises que notre Ordre jadis conduisait. J'ai regimbé d'abord, après bien d'autres, contre cet écrasement de nos anciennes Sociétés ; au début de ma carrière financière, et notamment lors de mon passage en Asie, j'ai fait effort pour restaurer les procédés du dernier siècle ; profitant des circonstances politiques, j'ai pu retrouver pour un temps la ferme des impôts et prélever sur les provinces le légitime bénéfice de mon labeur et de mon intelligence. C'était une expérience, je devais la faire : je le devais au prestige de l'Ordre, je le devais au but que, dès lors, je visais.

Vera passa la main sur son front, comme pour chasser les visions qu'évoquait ce langage. Elle suivait, anxieuse, la pensée paternelle avec un désir passionné d'y trouver la justification du passé.

— Aucune affaire importante ne peut aboutir sans violence. Toute entreprise financière est une lutte qui a ses morts et ses blessés. J'ai mené l'expérience comme une expédition militaire, sans pitié pour les intérêts qui s'opposaient aux miens. Tant pis pour ceux qui tombent : c'est la loi de la guerre, et le plus faible a toujours tort.

Elle n'osa protester, comme si le dur accent qui scandait les phrases l'eût déjà subjuguée.

— Mais avec le temps, j'ai réfléchi. La lecture de notre histoire est la seule que j'ai toujours faite avec profit, et je dois dire que je n'ai jamais rejeté ses leçons, lorsqu'elles m'apparaissaient convaincantes. Je viens de parler de guerre, et c'est ainsi que je comprenais autrefois mon rôle. J'ai changé de conception. J'ai vu la République mourir de ses conquêtes et perdre, sous la pluie d'or qu'elles provoquaient, sa vigueur intime et sa puissance même de pénétration : j'ai vu ces crues subites de richesses, cette inondation périodique de luxe, qui détruisaient par submersion ou par infiltrations tous les Corps de l'État, je les ai vues suivies de crises monétaire effroyables, d'un véritable effondrement social. J'ai